



Culture

# D'Ormesson à la barre

## Bilan

Le romancier publie des Mémoires déguisés en autodéfense malicieuse face aux accusations de légèreté qu'il se porte à lui-même. S'il plaide coupable devant son propre tribunal, c'est pour mieux mettre en avant son amour de la vie et sa certitude que l'essentiel est ailleurs.

Séducteur invétéré, ayant charmé des générations de lecteurs – dont beaucoup de lectrices – avec sa littérature brillamment malicieuse et ses anecdotes appuyées de son célèbre regard émeraude et de son sourire enjôleur, Jean d'Ormesson agace autant qu'il plaît, et il le sait. Il le sait d'autant mieux qu'il n'y a sans doute personne qu'il agace autant et à qui il plaise autant que lui-même.

Pour célébrer à sa façon son entrée dans la Bibliothèque de la Pléiade, au printemps dernier, le critique Romaric Sangars avait publié aux éditions Pierre-Guillaume de Roux un pamphlet d'une exquise mauvaise foi intitulé *Suffirait-il d'aller gifler Jean d'Ormesson pour arranger un peu la guéule de la littérature française ?* : « Car qu'incarne Jean d'Ormesson ? Tout compte fait presque rien. Ce qu'il a produit n'est qu'un incessant bavardage dénué du moindre style mais glavotant avec gourmandise une érudition de surface n'ayant d'autre effet que de se donner un air philosophe et charmant à l'heure du thé, entouré de trois vieilles filles du centre droit, sans s'apercevoir, ravi de gloussements divers, qu'à l'extérieur le monde s'écroule. »

Si l'on cite ce texte caustique, c'est que c'est peut-être sa lecture qui aura incité d'Ormesson à entreprendre ce nouveau livre, publié sous un beau titre emprunté à Aragon, *Je dirai malgré tout que cette vie fut belle*, où il affronte vaillamment, frontalement, cette insatisfaction de lui-même qui parcourt toute son œuvre, main dans la main avec cette complaisance dont on l'accuse et qui est peut-être sa sœur jumelle, ou l'autre visage du Janus

qu'est en toute chose cet écrivain plus tourmenté qu'il veut bien le laisser paraître. Jean d'Ormesson aura passé sa vie à s'excuser de son lignage aristocratique et à le célébrer, à se faire pardonner d'être de droite tout en le revendiquant, à nous faire profiter de son érudition et à proclamer son ignorance, à raconter combien il se sentait

petit tout en énumérant les grands qui furent ses intimes.

Souple comme un cavalier de cirque, d'Ormesson n'a jamais eu besoin de personne pour se décocher les flèches du Parthe. Ce n'est pas pour rien qu'il a choisi pour ces Mémoires qui ne disent pas leur nom la forme du procès. Et s'il a choisi d'y faire figurer comme son procureur, non quelque critique littéraire féroce, ni la scrupuleuse postérité, ni l'opinion publique, ni quelque maîtresse délaissée, mais lui-même, sous la forme de son Sur-Moi, cette catégorie psychanalytique de la personnalité qui représente l'instance morale et judiciaire qui joue pour les freudiens le rôle d'une inconsciente conscience.

Dans ce long et jubilant dialogue entre Moi et Moi, donc, Jean d'Ormesson passe en revue toutes les étapes de



Jean d'Ormesson chez lui, dans sa maison de Neuilly. Un nouveau livre en forme de testament.